

Le poids des mots

Groupe 51

Crayon d'or



Poète à la guerre

Fernand était sur le champ de bataille en Belgique depuis au moins deux jours. Il se trouvait à Passchendaele où, depuis le 26 novembre, à la requête de la Grande-Bretagne, des Canadiens avaient été envoyés au combat. Le jeune homme fut forcé de se joindre à l'armée lorsque la loi sur le service militaire avait été mise en place, soit le 29 août 2017. Quand il avait appris la nouvelle, il avait été dévasté. Fernand était quelqu'un de poétique, artistique, éduqué et très pacifique. Pour lui, prendre une plume et une feuille de papier était libérateur, comme lorsqu'un oiseau prend son envol. Lorsqu'on lui avait demandé de prendre une arme pour la première fois, l'effet fut contraire, il se sentit emprisonné. C'était la nuit et le poète n'arrivait pas encore à digérer ce qui était arrivé ce jour-là. Son ami était mort sous ses yeux. Fernand avait sorti son journal, mais pour la première fois, le crayon ne prit pas vie et les mots ne s'écrivirent plus tout seuls, pour lui, ce fut un signe que toute cette violence commençait, malgré lui, à avoir raison de lui. Il décida que c'était assez et qu'il tenterait de déserteur le champ de bataille.

Le premier jour de son arrivée en Belgique, Fernand était avec son ami Tom. Tout aussi éduqué et partageant la même passion que le poète, le jeune homme de 24 ans était lui aussi sous le choc. Ils venaient d'embarquer dans une voiture pour être transportés à ce qu'ils considéraient comme leurs futures tombes. Le trajet fut silencieux et, une heure plus tard, à contrecœur, ils débarquèrent sur le champ de bataille. Ceux-ci étaient accompagnés de Canadiens-français et de Canadiens-anglais. La rivalité entre les deux peuples était démontrée par la séparation des troupes. D'un côté, les anglophones se ruaient vers les Allemands et de l'autre, les militants francophones se montraient plus patients. Fernand se souvint du choc qu'il avait subi en voyant de ses propres yeux l'horreur qu'était la guerre. Il se souvint aussi de sa remarque intérieure qui contenait une promesse d'une importance capitale : dès le moment où il sentirait qu'une partie de lui s'effacerait, Fernand ferait l'impensable et fuirait l'hécatombe.

Son plan était fait, il s'éclipserait dans un petit boisé lors de la prochaine attaque qui était le lendemain. Après ce qui parut aussi long qu'une éternité pour le soldat, le capitaine appela les troupes. L'armée avança et, à chaque pas, Fernand ne voyait que du rouge, du rouge sur le sol, du rouge sur les arbres, du rouge sur ses habits. Il voyait tellement de cette couleur que le Canadien-français avait l'impression de voir en rouge. Le moment était venu, les soldats avaient atteint la région boisée et, tranquillement, le futur déserteur s'éloigna du groupe et disparut du champ de vision des soldats. Du moins, c'était ce qu'il pensait quand un homme l'attaqua en fonçant sur lui. Le souffle coupé et pris par surprise, le jeune homme se retrouva en position de déséquilibre et eut à peine le temps de prendre son arme et de faire feu. Tout s'était déroulé en un instant, mais au plus grand désarroi du jeune, il n'était pas dérangé d'avoir tué quelqu'un et songea fortement à revenir sur ses pas pour rejoindre les troupes.

Vivianne Sauvé

Le saule

En arrivant au pied du grand saule, Jeanne n'eut aucune autre envie que de se laisser tomber de tout son poids sur ce qui était son lieu de réconfort. Recouverte de tâches bleu et de plaques rouges qui lui donnaient l'air d'une toile digne de Picasso, elle se demandait ce que dieu pouvait bien avoir contre elle. De chaudes rivières de larmes ne cessaient de couler sur ses belles joues rosées. Elle avait l'habitude de venir se cacher sous les longues branches de son ami, malgré tout ce qui pouvait lui arriver, elle savait qu'il serait toujours là pour elle. Dans la corniche de l'arbre se cachaient des chefs d'œuvres des écrivains les plus connus au monde. Parmi ceux-ci, se tenaient les monarques du féminisme : elles avaient écrit de nombreux ouvrages qui avaient pour but d'ouvrir les yeux des femmes qui ne savaient pas leur juste valeur. Elle lisait les récits, les aventures, les péripéties et les chagrins des femmes qu'elle admirait tant.

La veille, son père l'avait sermonnée toute une heure de temps. Il l'avait fait non seulement la veille, mais celle d'avant aussi, la semaine passée et le mois passé également. Il avait pour habitude de se venger de ses mauvaises journées sur sa belle Jeanne, elle qui n'était rien d'autre qu'une jeune femme qui ressemblait un peu trop à sa à son goût. Celle-ci avait décidé de s'enfuir en Europe, laissant son enfant avec celui fuyait plus que tout. Malgré l'amour qu'elle portait à sa tendre Jeanne, l'amené aurait été un risque de trop. C'est ainsi que Jeanne devint le nouveau souffre-douleur de son père. Il avait pour habitude de lui rappeler que c'était à cause d'elle que sa tendre femme l'avait quitté, au lieu de prendre le blâme comme il aurait dû le faire, il s'acharnait sur elle pour noyer la vérité qui le hantait tant. Coup après coup, il adorait la faire ressembler de plus en plus aux couleurs d'un coucher de soleil. Bien sûr, la maladie l'avait rattrapé et voir Jeanne souffrir lui procurait maintenant un plaisir interdit.

Sous les feuilles tombantes de son ami, sa peine et sa douleur se transformait en quelque chose de plus fort et plus puissant. Allait-elle faire comme sa mère autrefois? Non, il n'en était pas question. Elle prit la pierre qu'elle avait jetée, piquée, lancée et tailladée pendant ses temps perdus sous cet immense colosse et prit le cap vers le tas de chênes qui lui servait de maison. Arrivée à destination, elle avait la rage au sang, sachant très bien que son père serait tranquillement assis autour d'un feu en cherchant un nouveau prétexte pour l'assommer. En entrant, ce qu'elle vit n'était rien de ce à quoi elle s'était préparée. À la place, un étang de couleur bourgogne colorait le sol.

Gabrielle Flores-Poupart

Le fardeau qui la blessait

Prologue

Ça faisait huit ans qu'elle était là à attendre que ça change. Encore la semaine dernière, elle cachait son hématome sur sa pommette droite avec du fond de teint et sa lèvre inférieure fendue avec son rouge à lèvres mat pour le souper de famille. Faire semblant était devenu son quotidien. Elle souriait pour plaire aux autres, pour ne pas qu'ils s'inquiètent pour elle, car la dernière chose qu'elle voulait, c'était leur pitié. Elle en avait assez de cette violence, assez de vivre dans la souffrance, assez d'être malheureuse. L'homme violent qui se cachait derrière cet uniforme bleu marine, qu'elle avait connu à l'hôpital de Sainte-Bonne-Aventure, n'était pas celui qu'elle croyait être.

Elle avait longtemps hésité avant de se lancer dans sa carrière de médecin. Les gens autour d'elle lui répétaient sans cesse qu'elle avait toutes les qualités pour l'être. Faire autant d'études lui semblait impossible et peu réaliste, mais elle n'est pas du genre à laisser tomber ses passions. Quand la jeune femme était arrivée à l'hôpital de Sainte-Bonne-Aventure pour son premier jour, elle avait tout de suite su que c'était sa place. C'était cette journée qu'elle l'avait rencontré. Il était beau et prestigieux, elle n'avait de yeux que pour lui. Il lui avait beaucoup appris dans ses débuts et leur relation c'était vite enflammée. Après une année de pur bonheur, elle avait décidé d'épouser l'homme qu'elle aimait. Les gens de son entourage lui disaient qu'elle avait trouvé sa voie. Elle est devenue l'une des meilleurs médecins et son succès était florissant tout comme sa jalousie. C'était ainsi que leurs disputes avaient commencé à apparaître au quotidien. C'était devenu de plus en plus violent sans même qu'elle ne se rende compte qu'elle était dans une roue infinie.

Elle roulait dans sa voiture depuis un moment déjà. En fait, elle avait arrêté de regarder l'heure. Ses yeux lui piquaient tellement elle pleurait. Sa joue lui brûlait comme elle brûlait à l'intérieur. Elle avait encore ses doigts d'emprunts sur son bras. « Pourquoi je ne le quitte pas? » se demanda-t-elle. « Je mérite beaucoup mieux et je le sais. Comment vais-je faire? Par où commencer? J'ai tout donné pour être un modèle à suivre autant à l'hôpital qu'avec les gens que j'aime. Je vais avoir l'air de quoi quand je vais leur dire que je suis une lâche qui se laisse faire? Si je le quitte, je fais quoi après? Je vais être seule. C'est sûr que c'est mieux d'être seule que mal accompagnée, mais qui me dit que je vais trouver mieux? Au fond, ils sont peut-être tous comme ça, qu'est-ce que j'en sais? Je connais juste ça, la violence, moi. » Elle décida de s'arrêter dans un bar sur sa route. Elle avait envie de s'amuser pour une

foi. La musique à l'intérieur était excessivement forte. Elle analysa la pièce d'un regard quand celui-ci se figea sur un visage familier.

Chapitre 1

- Chérie, dépêche-toi, on va être en retard chez ta mère!
- Deux minutes, j'arrive!

Je finissais de me préparer dans la salle de bain. J'ai mis des heures à me maquiller pour tout camoufler. J'avais si honte. Il ne fallait jamais que ma famille me voie dans cet état. Souvent, quand je me regarde, toute maquillée, je me trouve belle. J'oublie qui je suis et me demande que serait ma vie si cette journée, le premier jour à l'hôpital, j'avais décidé de ne pas y aller. Si j'étais aller dans un autre hôpital où j'aurais rencontré pleins de gens différents. J'aurais le même travail, la même passion. Ainsi, je n'aurais jamais rencontré mon mari. Ma vie serait si belle.

- Dépêche-toi merde, je vais devoir le répéter combien de fois avant que tu m'écoute hein ?
- Arrête, tu me fais mal Hugo! Lâche- moi!
- Tu la ferme, ta gueule, faux toujours que tu contrôle tout, petite conne!

J'ai à peine eu le temps de fermer les yeux quand j'ai senti sa main sur ma joue. Ça finit toujours comme ça. Je dois être parfaite à la maison et me faire petite au travail pour ne pas risquer ma vie. Notre dispute la plus violente est survenus quelques jours auparavant...

J'étais revenu du travail vers 5:00 pm après un longue journée. J'avais commencé tôt dans la nuit, une urgence à l'hôpital. Comme j'étais crevé, j'avais décidé de me faire réchauffer une assiette de pâter chinois que j'avais cuisiné la veille. Après avoir mis mon plât au micro-onde, je m'instalère à l'ilot de la cuisine. À peine ma première boucher entamé, j'entendu la porte d'entrée s'ouvrir et se refermer brusquement. J'eu un soupir et leva les yeux au ciel sachant ce qui se préparais. Il entra dans la cuisine, sans un regard vers moi, et ouvra le frigo.

- Y'a plus rien à manger.
- Il reste du paté chinois d'hier, si tu veux.
- Sérieusement, tu aurais pu faire quelque chose d'autre il me semble! Là je suis pris pour manger la même criss d'affaire qu'hier! Je travaille fort, moi, depuis que tu m'as volé ma place à l'hôpital, tu ne penses rien qu'à toi !

Il se déplaça rapidement vers moi et m'agrippa les cheveux. J'émis un petit cri d'effroi et de surprise. Parfois j'oublie à quel point il est fort. Me défendre, ça ne change pas grand-chose. Si je tente de me libérer de son emprise, ce qui fonctionne une fois sur dix, et que j'y arrive, je risque encore plus de le mettre en colère. La plupart du temps, je le laisse me crier dessus en pleurant, en silence, jusqu'à ce qu'il en ait assez. Il se rapprocha de mon visage et m'observa d'un regard noir, horrifique. Il poussa un cri de rage et me cogna la tête sur le comptoir devant moi.

- Tu fais exprès, hein, de rien écouter de ce que je te dis !
- T'a juste à te faire à manger toi-même si t'en veux pas !
- Va chier, je te demande de me faire à manger bordel de merde tu fermes ta gueule et tu te mets au travail !

Il me jeta du tabouret ou j'étais assise, me cognant violement la tête sur le sol du même coup. J'étais tout étourdie et n'arrivais plus bien à voir et entendre ses insultes, ce qui n'était pas si mal finalement. Je m'étais mise à rire parce que je le voyais se fâcher, mais ne portais pas attention à ce qu'il disait. Évidemment, je n'aurais jamais dû faire ça, mais je crois que je ne contrôlais plus mon corps à ce moment-là. Il me prit par le col de mon uniforme de travail afin de me soulever et m'assena un coup franc sur la joue droite, puis un deuxième et un autre sur ma mâchoire. À partir de ce moment-là, la scène devient floue pour moi et je ne saurais dire comment j'ai fini sur le divan, en pyjamas et des douleurs dans tout le corps. Quand j'ai regardé mon téléphone posé sur la table du salon, j'ai pu voir qu'il était déjà 9:30 du matin et que ma supérieure m'avait envoyé plus de douze messages, car il y avait une urgence à l'hôpital et qu'elle avait besoin de moi. J'ai entrepris de me lever, mais je suis retombé aussitôt. Vingt minutes plus tard, après deux cafés et beaucoup de mal à me déplacer, je suis entré dans la salle de bain. Je suis allé directement à la toilette, je ne pouvais plus me retenir. Une fois terminé, je me levai et me posta devant le miroir où j'ai vu ma tête pour la première fois depuis hier matin avant le boulot. Quand je vous dis que je ne me reconnaissais plus, eh bien c'était vraiment le cas. J'eus une forte envie de pleurer qui me faisait mal à la gorge, mais je n'en fis rien. Je n'aime pas être vulnérable, mais fasse à lui, je n'y peux rien. Je me préparai en vitesse, car j'étais déjà en retard, m'habilla et pris ma voiture en direction de mon lieu de travail où Hugo était sûrement déjà. Je me suis stationné à ma place habituelle regardant le bâtiment qui me rend si nostalgique. Je soupirai, puis pris mon courage à deux mains avant de sortir de mon véhicule. En marchant vers la porte d'entrée, J'entendis quelqu'un crier mon nom. Je me suis tourné dans sa direction, c'était Marine, ma meilleure amie.

- Hey, Adonie !
- Salut Marine, tu as changé t'es cheveux ? Ça te va bien.
- Oui t'a remarqué ! Dit-elle tout excité par la remarque de son amie. Dis, t'a pas l'aire dans ton assiette ce matin ?
- Pas vraiment, non...
- Oh le salaud ! tu ne peux pas continuer de ne rien dire à personne Adonie et moi qui a promis de fermer les yeux...
- S'il te plait, ne dit rien Marine je vais m'arranger.
- Bien sûr, bien sûr...

Marine est la seule personne qui sache tout de moi, même à propos d'Hugo. On est devenue très proche quand je suis arrivé à l'hosto. Elle est vraiment formidable et elle est toujours là dans les moments difficiles.

Ariane Vaillancourt

La recherche d'un monde meilleur

Marc errait sans but dans son quartier. Il commençait la trentaine, ce qui paraissait grâce à l'apparition de ses premiers cheveux gris. Il avait toujours été quelqu'un de timide. Il redoutait les interactions avec les personnes qu'il ne connaissait pas. Il avait rarement développé des relations amicales avec les autres. Il manquait de confiance. Un mois plus tôt, par contre, Marc avait subi l'impensable. Julie, son coup de foudre, son premier amour, son âme sœur, avait perdu une longue bataille contre le cancer. Il l'avait rencontrée à l'école et avait instantanément reçu une flèche de Cupidon. Elle était intelligente, charismatique, ambitieuse, jolie, gentille et attentionnée. Marc réunit le peu de confiance qu'il avait en lui pour aller lui parler. Ils semblaient être fait l'un pour l'autre, comme Roméo et Juliette. Ils avaient le même sens de l'humour, étaient tous les deux très ambitieux et voulaient poursuivre dans le même domaine d'études, la comptabilité. Ils graduèrent de l'université en même temps. Le couple ouvrit leur propre entreprise dans leur domaine. Ils eurent rapidement assez d'argent pour s'offrir des employés, un bâtiment commercial pour leurs bureaux et une magnifique maison dans un quartier aisé. Huit ans plus tard, le diagnostic tomba : elle avait le cancer du sang. Le ciel leur tomba sur la tête. Marc se remémora tous ses moments avec elle, des plus joyeux aux plus tristes. La pluie semblait cacher ses sanglots. Ils étaient comme un énième grain de sable dans le désert. Il était trempé de la tête aux pieds, mais ça lui était égal. La pluie s'était acharnée depuis le début de cette journée d'automne et les rues étaient pleines de flaques d'eau. Le vent soufflait sur les arbres comme sur de la paille. Il pouvait marcher en plein milieu de la rue s'il le souhaitait, car personne n'était assez aliéné pour sortir dans un temps pareil. Aucune voiture ne semblait interférer le calme relatif du quartier. Tous ces gens qui étaient venus le consoler et offrir leurs sympathies ne faisaient que remuer le couteau dans la plaie. Il avait perdu la seule personne à qui il osait se confier au moment où il en avait le plus besoin. Marc ne souhaitait qu'aller la rejoindre pour en finir avec ce cauchemar et lui raconter tout ce qu'il avait sur le cœur.

Les docteurs venaient de lui annoncer qu'ils ne pouvaient rien pour Julie. Elle allait probablement mourir d'ici douze heures. Il pouvait la voir depuis la fenêtre de la porte de sa chambre. Elle dormait. Tous les traitements avaient un impact énorme sur elle. Elle était fatiguée, elle mangeait moins et elle maigrissait à vue d'œil. La voir dans cet état le rendait triste, mais il devait rester fort. C'était ce qu'elle voulait pour tout le monde. Julie ne voulait pas que les gens soient tristes pour elle. Le calme dérangeant du corridor le poussa dans la chambre de sa femme. Encore une fois, il réunit le

peu de confiance qu'il avait en lui pour aller parler à son chevet dans un moment où aucune âme sur terre ne serait confiante. Après plusieurs heures de discussion, Julie se sentait faiblir. Elle prit la main de Marc.

« Je ne veux pas que tu aies de la peine, Marc. Tu dois rester heureux. Tu dois rester la personne avec qui je suis tombée en amour.

-Tu ne méritais pas ça. Nous avions tellement à vivre.

-Je sais, mais on ne peut pas tout contrôler. Nous avons eu des superbes années ensemble. Tout cela s'arrête, mais il y a encore des gens qui ont besoin de toi. Ta vie ne tourne pas autour de moi. Tu dois apprendre à voler de tes propres ailes.

-Tu sais que ce n'est pas vrai. Tu es ce qui m'est le plus cher Tu es ce qui es le plus important pour moi. Je ne veux pas que tu partes. Tu dois rester avec moi.

-Il est trop tard pour cela. Ne sois pas triste que je m'en aille, sois heureux de ce que nous avons vécu ensemble. »

Ce furent ses dernières paroles. Suite à cela, Julie eu une chute de pression et on perdit son pouls peu après. Marc était triste, chagriné, sanglotant, mais surtout inconsolable. Malgré tout, il savait intérieurement qu'il devait aller la rejoindre.

La pluie battante ramena Marc à la réalité. Maintenant que les funérailles étaient derrière lui, il allait pouvoir rejoindre Julie, peu importe le monde éternel dans lequel il allait aboutir. Il retourna chez lui et se servit un verre de cognac sur glace. Désormais un peu plus confiant, il se dirigea vers son garage pour récupérer ce dont il avait besoin. Il accrocha le tout, serra bien fort, installa sa chaise et mit la corde autour de son cou. Et voilà. Ces dernières semaines parurent comme une éternité pour lui. Marc allait enfin pouvoir mettre fin à son supplice. Trois, deux, un... La porte d'entrée s'ouvrit et une personne entra en trombe.

« Papa, Papa! Mamie pensait qu'on allait pouvoir te rendre visite. Où es-tu? »

Gabriel Bouvier

Les hommes ne pleurent pas

On raconte souvent des histoires hors du commun. Des histoires qui n'ont aucun sens. Des histoires qui font rêver les gens qui ont un quotidien trop banal. Ces histoires plaisent aux gens puisque « ça fait sortir de la routine ». En parlant de routine, je pense que le sujet devrait être plus développé parce que les seules fois que ce jeune homme avait entendu parler de cette routine, c'était par des jeunes chanteurs qui étaient des simples histoires de « one-hit Wonder ». Pour commencer mon histoire, je devrais suivre les fausses règles établies de la littérature et trouver un opposant fictif et menaçant. Pourtant, cette routine, dont je parlais, mérite une histoire dédiée à elle. Philippe la connaissant bien, cette routine, celle qui l'avait pris par la gorge et noyé dans son quotidien. Elle l'avait détruit aussi rapidement qu'une vache qui décide que sa liberté est due et que la clôture de bois pourrie la regarde mal. Oui, il était détruit à ce point. Philippe, comme la clôture, se demandait à quoi il servait. Il se demandait également si quelqu'un allait le remarquer. Même si, au fond de lui, il en avait besoin, il ne voulait pas que l'on s'intéresse à son cas. Philippe se levait, tous les matins, avec la pensée de se coucher le soir. Sa vie était insignifiante, mais, évidemment, Philippe est un homme et vous savez ce qu'on leur dit à ces hommes? « Ne pleure pas, les hommes ne pleurent pas ».

Dès son jeune âge, Philippe avait appris à ne pas prendre de risques puisque dès qu'il faisait ce qu'il voulait faire, celui-ci avait droit à des : « Ne fais pas ça, arrête ». Puis, lorsqu'il arrêta, ça recommençait : « Tu perds ta vie à ne rien faire ». Philippe ne le savait pas, mais il était le plus grand funambule de tous les temps. Seul, devant le regard de tout le monde, mais de personne en même temps, il avançait sur la mince ligne entre l'erreur et la volonté d'accomplir de grandes choses. Il était devenu parfait selon les dires de bien des gens, mais imparfait à ses yeux. Il avait perdu sa jeunesse et sa personnalité pour plaire puisque les bons commentaires le rendaient heureux au début. Pourtant, il réalisa, plus tard, que ces bons commentaires étaient adressés à une personne qu'il ne connaissait plus. Un jour, Philippe avait remarqué qu'il n'y avait plus beaucoup de choses qui l'atteignaient. Il est vrai, après autant de déception et d'échecs, tu deviens habitué et il se disait : « Un de plus, un de moins, ça ne change plus grand-chose au point où j'en suis. » Malheureusement, il avait tort et celle de plus qu'il pensait sans aucun effet sur lui, était en fait celle qui allait le démolir du jour au lendemain. Celui-ci allait tomber comme un château de cartes, quand le vent décide de jouer un tour.

Maintenant plus vieux, Philippe le savait. Ses problèmes qu'il enterrait étaient des explosifs. Ceux-ci avaient explosé désormais. Philippe avait ce problème, depuis un an, et l'enfant fossoyeur qu'il

était avait creusé sa propre tombe. Philippe arrivait à la porte de la liberté et, contrairement aux autres de son âge, il ne ressentait pas d'excitation. Il avait envie de devenir la personne qu'il n'avait jamais pu être. C'est ce qu'il s'était dit, mais le faire était plus compliqué. Comment devenir quelqu'un que tu n'as jamais été? Assis à son bureau, comme tous les soirs, Philippe révisait ses cours de la journée. Comme à l'habitude, il lut tout avec dédain avant de fermer ses cahiers pour se rendre compte qu'il n'avait aucune idée de ce qu'il venait de lire. Il allait fermer son ordinateur, quand une notification le surprit. Il lut, puis se réjouit. Il avait réussi! Pourtant, lorsqu'il y repensa, durant la nuit, peut-être que cette proposition allait le rendre riche, mais les conséquences psychologiques lui coûteraient sûrement la vie.

Frédéric Verstricht

Crash

Mes yeux étaient enflés, j'avais de la difficulté à les ouvrir. Je pense que j'avais du sang dans mes yeux. Mon véhicule était rendu sur le toit. Au moins, j'étais seul à bord, mais il n'y avait personne pour m'aider à sortir de ce piège mortel. Je venais de me sauver des morts certes, mais la douleur faisait maintenant des siennes. Je ne savais pas si d'autres véhicules étaient impliqués, je ne me souvenais plus de rien de la façon dont l'accident était arrivé. J'espérais qu'il n'y aille pas d'autres blessés, mais, pour l'instant, je devais me concentrer sur ma personne. Mes orteils bougeaient, c'était bon signe. Je ne trouvais pas la boucle de mon harnais de sécurité qui était attaché à la cage de mon véhicule. Je cherchais alors mes clés pour avoir mon couteau à ceinture de sécurité que mon oncle m'avait donné lorsque j'avais acheté ma première voiture, mais elles n'étaient plus dans le contact.

Vers 21 heures, j'étais encore en chicane avec ma mère. Tout cela avait commencé à cause d'un simple repas que j'étais allé me chercher au McDonald. Cela l'avait frustré, car elle m'avait dit qu'il restait de la nourriture à la maison. J'avais ensuite renchéri avec le fait que je ne trouvais pas ces restants bons. Elle s'était donc lancée dans un argument par rapport à moi, puisqu'elle trouvait que je n'avais pas conscience de la valeur de l'argent. Selon elle, c'était parce qu'elle trouvait que j'avais plus de dépenses que les économies que je mettais de côté. Je lui avais donc répondu que, pour mon âge, je me débrouillais plutôt bien, surtout mieux qu'elle quand elle avait mon âge. Elle n'avait plus aucun argument, mais elle était blessée. C'était pourquoi j'avais décidé de quitter ma maison ce soir-là.

J'étais encore pris au piège dans ma voiture. C'était si pénible, désagréable, douloureux. J'essayais de regarder les alentours malgré cette difficulté à tourner ma tête. Quelques bruits commençaient à se faire entendre de tout près, mais je ne savais pas ce que c'était, mon sauveur enfin !? C'était des pas, quelqu'un ou quelque chose s'approchait lentement de moi. Je commençais à essayer de signaler ma présence en criant. Je voulais qu'il m'entende dans mes sanglots de souffrance. Un homme, lui aussi amoché, s'approchait lentement, tel une tortue. Rendu à côté de ma porte, il s'écroula dû au manque de force qui l'habitait. Était-il mort ? Je devais aller chercher de l'aide et au plus vite, mais je devais sortir de mon auto. Est-ce que j'allais y laisser ma peau?

Maxime Bouvier

Entre passion et relation

Elle n'avait jamais été très sociable. Elle était toujours dans son coin à observer silencieusement la vie la faire grandir. Néanmoins, sa solitude quotidienne ne semblait pas la déranger. Au contraire, elle semblait même faire tout ce qui était en son pouvoir pour conserver une bonne distance avec les autres. La vérité était que sa génération la dégoûtait. « À quoi bon tenter de s'intégrer dans une société si superficielle où n'a d'importance que les apparences ? » avait-elle déjà dit à une des rares personnes qui l'eût autrefois côtoyé. Elle savait qu'elle ne trouverait jamais sa place dans la cohue des villes et l'achalandage des grands centres. D'ailleurs, elle n'attendait que la fin de son secondaire pour aller entamer une formation collégiale où elle serait contrainte de déménager au nord, là où la nature dominait la bêtise humaine. À l'exception de sa famille, rien ne la retenait d'aller se perdre dans les bois et de n'en ressortir qu'une fois avoir découvert toutes ses merveilles. Non, son envie de fuir sa réalité n'avait d'égal que sa passion pour les grands espaces verts et les profondes pensées auxquelles elle s'abandonnait.

Lorsqu'elle avait annoncé son choix de carrière à ses parents, il y a déjà quelques mois de cela, ces derniers avaient été surpris par l'établissement où elle avait choisi de suivre sa formation. « Mais voyons ma chérie, pourquoi aller si loin ? Il y a d'autres écoles bien plus proches qui offrent la même formation, » disaient-ils. Ils lui donnèrent 1 001 raisons de réviser sa décision, mais pour chacune d'entre elles, la jeune femme avait déjà un argument longuement réfléchi à leur offrir. Après un court échange, ses parents réalisèrent bien vite qu'ils ne pourraient ébranler l'entêtement et la détermination dont leur cadette faisait preuve. Elle savait où elle voulait aller et rien ni personne n'aurait su la convaincre de déroger de la voie qu'elle s'était tracée.

Cependant, ce jour-là, alors qu'il lui était temps de confirmer pour une toute dernière fois son choix autrefois immuable, elle se retrouva face à une grande incertitude. La cause de son tourment n'était rien d'autre qu'un garçon. Elle se sentait ridicule de lui accorder une si grande importance, alors qu'il y a peu, il n'était qu'un inconnu pour elle. Pourtant, depuis leur première rencontre, quelque chose avait changé en elle. Il lui avait montré à voir la vie sous un autre angle et à apprécier chacune de ses nuances. Rapidement, ils avaient développé une grande affinité entre eux. Bien qu'ils n'étaient que de très bons amis, la peur que son choix briserait la seule véritable relation d'amitié qu'elle avait su avoir venait la hanter à chaque fois qu'elle se mettait à penser à son avenir.

Annie Arbour



Une vie de trop

Ce soir-là, le bouchon avait sauté, c'était la goutte de trop. Stéphane en avait par-dessus la tête de cette seconde vie forcée. Plus tôt, il avait reçu un appel lui demandant de poser un geste qui lui semblait impossible à accomplir, peu importe à quel point ses deuxièmes patrons possédaient des informations qui pourraient gâcher son existence. Ceux-ci le contrôlaient et gardaient sa vie en suspense depuis déjà trop longtemps. Stéphane n'en dormait plus tellement il repensait aux informations qu'il avait fournies, aux noms dévoilés et aux travaux réduits à néant de ses collègues par sa faute. Il ne pouvait laisser une image aussi peu enviable de lui-même à sa femme et à son fils qui l'admiraient plus que tout au monde. Non, Stéphane ne pouvait être plus longtemps les yeux du crime organisé dans le service de police.

Dix ans auparavant, alors qu'il n'était encore qu'un jeune rêveur sortant de l'académie de police, tous les espoirs étaient permis pour Stéphane, aussi bien celui de changer le monde que de faire la fête tous les soirs ou les deux en même temps. Il avait la vie devant lui et rien ne semblait pouvoir l'empêcher de faire de grandes choses, rien, avant cette soirée de septembre où l'alcool coulait à flots et les invités semblaient heureux, trop heureux. C'est vers la fin de la fête que, complètement ivre, notre agent de la paix s'était fait accoster par un ami qui, en exhibant une poudre cristalline, lui avait proposé un petit remontant. Bien trop noyé pour comprendre son geste, c'est en chancelant que le fêtard avait consommé tout ce qui lui était présenté sans voir la gravité de cette action. Une caméra bien placée dans la salle avait suffi. C'était plus qu'il n'en fallait pour être remercié par le corps de police. Stéphane n'avait pas eu le choix d'accepter de devenir l'esclave de la mafia pour préserver son rêve le plus cher, même si celui-ci n'avait plus rien de reluisant.

Depuis cette soirée, des cheveux gris étaient apparus sur la tignasse de Stéphane et un léger embonpoint s'était installé. Assis à son bureau, sa décision était prise. Il était un homme qui évaluait toujours les risques de ses actions, mais cette fois, le malheureux devait jouer avec le destin pour se libérer de ses chaînes. C'était la seule option, car la dernière demande de ses tortionnaires lui semblait hors de sa portée. Il ne pouvait tuer un homme. Ça lui semblait une tâche impossible. Non, il devait tenter par tous les moyens de forcer ses ennemis à lâcher prise ou mourir en essayant.

Justin Lapré Landry

Ce foutu crochet

C'était une douce soirée paisible d'automne. C'était LA soirée. Pensif, Jérémy observait tranquillement la superbe boule de feu orange disparaître à l'horizon dans un magnifique ciel rosé sans aucun nuage par la fenêtre du garage. L'élégance du ciel émerveillait depuis toujours cet adolescent aux cheveux bruns et aux yeux d'émeraude. Il ne se lassait jamais de le contempler. Les splendides feuilles d'automne aux couleurs chaudes semblaient même s'harmoniser avec cet unique spectacle. Il reprit soudainement conscience de la position dans laquelle il se trouvait. Tristement, le garçon de seize ans baissa la tête. Il aperçut que ses jambes frémissaient légèrement : il avait peur. Néanmoins, il ne pouvait plus faire marche arrière. L'étudiant au teint de peau contrasté avec ses cheveux avait pris sa décision et s'était promis de mener à bien sa mission. Debout sur une vieille chaise en bois, les larmes ruisselant sur son doux visage, Jérémy serra la corde autour de son cou. Il ne put empêcher les souvenirs de refaire surface alors qu'il s'apprêtait à créer son dernier.

D'aussi loin qu'il se souvenait, sa vie avait toujours été horrible. Sa mère l'avait quitté pour un monde meilleur alors qu'il était encore en bas âge. Son père avait rapidement sombré dans la dépression et avait décidé de mettre fin à ses jours quelques années plus tard. Le jeune homme aux minces cheveux frisés n'avait jamais réussi à pardonner son géniteur pour cette faiblesse, cet abandon. Il était encore rempli de haine envers cet homme qu'il respectait autrefois. Il fut ensuite forcé d'aller vivre chez son oncle, un homme ventripotent possédant de courts cheveux roux, une énorme barbe assortie et le même nez colossal que son neveu. Jérémy le haïssait de tout son cœur. Cependant, cette aversion était également réciproque. Certes, son oncle gros comme un ours lui offrait un toit sous lequel il pouvait loger, mais c'était seulement parce que la loi l'y obligeait. C'était bien la seule chose qu'il donnait à Jérémy d'ailleurs, autre que des coups de poing. En effet, à chaque pulsion colérique qu'il ressentait, il se défoulait sur le pauvre garçon. Il prenait même plaisir à le torturer. Un jour, après s'être fait cogner la tête contre le mur, Jérémy aperçut le visage de son oncle. Il était tordu par un hideux sourire, un sourire rempli de malice et de plaisir. Le garçon tenace détestait ce sourire et pourtant, il souhaitait pouvoir un jour afficher cet horrible sourire alors qu'il lui ferait subir le même traitement. L'oncle célibataire n'acceptait pas non plus qu'il se serve de sa nourriture. L'enfant débrouillard fut donc contraint de se trouver un boulot. Il dut travailler de longues et pénibles heures seulement pour survivre jusqu'au lendemain. Ses notes à l'école chutèrent. Il n'avait plus le temps de socialiser avec ses quelques amis. Son sommeil était insuffisant. C'est donc ainsi que grandit

l'adolescent, espérant qu'un jour il aurait amassé assez d'argent et qu'il puisse s'enfuir là où il le désire. Il voulait simplement être libéré de son bourreau. Un Noël, son oncle solitaire décida d'inviter des membres de sa famille pour célébrer. C'est ainsi que l'adolescent rencontra son petit cousin, un garçon environ du même âge que lui, avec qui il tissa rapidement une forte amitié. Son petit cousin, venant d'une famille riche, lui offrit même un ordinateur pour son anniversaire. Jérémy était aux anges. Ce dernier pouvait enfin s'enfermer dans sa chambre et ainsi échapper à la triste et dure réalité en s'enfuyant dans un monde virtuel. Pour la première fois depuis longtemps, celui-ci éprouva du bonheur. Il passait tout son temps libre à essayer différents types de jeux. Il avait même des amis en ligne avec qui il s'amusait régulièrement. Malheureusement, rien ne dure éternellement. Un jour, en revenant de l'école, ayant hâte de jouer à un nouveau jeu, Jérémy se dirigea vers sa chambre. En tournant la poignée, un frisson lui parcourut l'échine. Inquiet, il poussa la porte et aperçut alors son ordinateur cassé en mille morceaux. Il y avait de la vitre partout, des fils accrochés à son ventilateur et la moitié de son écran se trouvait à présent sur son lit. Il accourut jusqu'au salon, où il trouva son oncle assis sur le divan en train d'écouter la télévision, comme d'habitude. Voyant le pauvre garçon dans tous ses états, le quinquagénaire se mit à afficher son fameux sourire affreux. Jérémy sentit la rage bouillir en lui et ne put se retenir de se jeter sur lui. Or, l'oncle massif gagna facilement le combat. L'adolescent couvert de sang boita jusqu'à sa chambre, où il passa la nuit à sangloter. Tranquillement, des idées noires se formèrent dans son esprit. Il n'avait plus la force et le courage d'affronter sa vie quotidiennement. Son rêve de s'enfuir loin s'effondrait. Il pensait qu'il ne réussirait jamais à s'échapper de cet enfer. Sans même s'en rendre compte, celui-ci avait finalement compris et pardonné son père.

C'est ainsi que Jérémy s'était retrouvé dans son garage, lors d'une soirée qu'il aurait préféré ne jamais avoir à vivre. Il craignait la douleur qu'il ressentirait très prochainement, mais ce n'était probablement rien comparé à ce qu'il aurait eu à subir s'il avait décidé de ne pas passer à l'acte. Il prit une profonde inspiration et fit le saut. Le temps ralentit soudainement. Il sembla même s'arrêter complètement. Jérémy se retrouva alors dans un paisible état d'apesanteur. Il regarda le ciel pour une dernière fois et afficha un léger sourire. Il était soulagé que tous ses problèmes se termineraient bientôt. Tout à coup, le temps sembla reprendre son cours normal. Jérémy sentit la corde donner un coup sec sur son cou et il commença à étouffer. L'expérience fut plus douloureuse qu'il ne l'avait anticipé, mais l'adolescent déterminé était habitué à la douleur. Il n'allait pas abandonner maintenant. Subitement, le crochet auquel la corde était fixée céda et Jérémy s'écroula au sol. Il n'eut même pas la force de se relever. Il fondit en larmes et se mit à frapper de toutes ses forces le sol en béton en criant sauvagement. Ses poings étaient trempés de sang. Il était rempli d'une rage incontrôlable et il n'avait personne contre qui la diriger à cet instant. Or, l'important était que le destin n'accepterait pas

qu'il mette fin à ses jours et à sa souffrance. Il serait contraint d'endurer encore. Il fut alors envahi par un immense désespoir. Il se sentait pris dans une cage sans sortie. Tout à coup, son oncle entra dans le garage. Il dit simplement à Jérémy de ne pas faire ça dans sa maison et retourna à l'intérieur. Ce dernier se promit alors qu'un jour, il se vengerait...

Antoine Côté

Un accident pas si accidentel

Les murs jaunâtres et ternes de ma chambre d'hôpital semblaient me fixer alors que je m'entêtais à fouiller mon esprit embrouillé. Je demeurais en quête de réponses à des questions non résolues. Comment moi, Novalie, une simple jeune adulte qui habitais toujours avec ses parents aimables, m'étais-je retrouvée orpheline et clouée à ce lit d'hôpital? Pourquoi étais-ce moi dans cette couchette inconfortable et ma famille six pieds sous-terre? J'avais peine à assimiler les événements et il m'était pénible d'être aisée à moi-même entre ces quatre murs épeurant. Le deuil, la douleur physique et mentale, l'ennui et la mélancolie qui m'assaillaient comme des bombes de mauvaises nouvelles m'enlèvent immédiatement le goût de poursuivre la rémission de mes traumatismes. Si c'était ça, la vie d'adulte, il me tardait de rejoindre ma mère et mon père. L'incident avait eu lieu un mois plus tôt et j'en avais déjà assez de la solitude et de la douleur. Je répondis à peine à l'infirmière qui vint m'examiner. Elle poussa un énième soupir d'exaspération en voyant que je renonçais toujours à prendre la parole. Personne n'aurait osé ébranler une pauvre fille en deuil, alors elle ne pipa mot et me laissa tranquille dans mes réflexions interminables. Malheureusement pour elle, le décès de mes parents m'avait rendue détachée du monde et insouciante de ce qui m'entourais. En d'autres mots, je n'en avais rien à foutre.

L'incident m'avait réveillée durant une chaude nuit de juillet. J'avais bien vu qu mon lit était en flammes. Pourtant, il m'avait été impossible de bouger pour sauver ma peau. Malgré cette paralysie causée par la peur, j'avais miraculeusement réussi à sortir de ma maison et à me retrouver sur la pelouse des voisins avant l'arrivée des pompiers. Quelques jours plus tard, on m'avait expliquée que l'incendie avait été accidentel et qu'il semblait avoir été déclenché à la cuisine. Durant un instant, je n'avais pas cru les faits rapportés : il était improbable que je sois saine et sauve alors que ma chambre était la plus près de la cuisine. Sans répondre à la moindre de mes questions, un policier trapu et antipathique m'avait annoncé la mort de mes parents comme un traître coup de poignard entre les deux omoplates. J'avais rapidement compris qu'il n'était pas très compétent et loin de résoudre la vraie raison de ma survie et de la mort de ma famille. Je m'étais alors ternée dans le silence. S'en était suivi ensuite une interminable série de questionnements personnels qui s'étaient tous montrés infructueux. Peu importe quel scénario je m'étais imaginée, je n'étais toujours pas arrivée à m'expliquer comment j'étais sortie de la maison en laissant mes parents derrière, eux qui m'avaient tout donné!

À la veille de ma sortie de l'hôpital, je fus surprise lorsqu'on m'informa de la présence d'un visiteur. Je n'avais personne à l'exception de mes parents. Certes, à l'école, j'avais eu quelques amis, mais nous n'étayions pas vraiment restés en contact. Je ne désirais pas vraiment rencontrer quelqu'un dans mon état, mais l'anonymat du visiteur réveilla ma curiosité. J'acceptai qu'on le fasse entrer. Je fus choquée lorsqu'un svelte garçon aux jambes interminables déambula avec grâce dans la pièce. Il me fixa et, bien, que je détestais l'avouer, il arborait un charme à en mourir. Les iris céruléens du jeune homme me scrutèrent d'une douceur dangereuse. Sans un mot, il prit l'aise de s'asseoir sur le petit fauteuil face à mon lit. Sa cheville appuyée sur la cuisse de sa jambe opposée ainsi que son menton contre la paume de sa main lui donnèrent un air penseur. Quelque chose en lui me rappela le danger et m'inspira à la méfiance. Était-ce son sourire narquois, sa fossette moqueuse ou encore cette étincelle de malice au creux de son regard? Tout de cet inconnu me semblait familier lorsqu'il m'adressait la parole : « Je sais ce que tu penses, Novalie, et tu as raison. Ta chambre était beaucoup trop près de la cuisine pour que l'incendie te ménage... » Je sentis mes sourcils se froncer alors que tous les membres de mon corps semblèrent des paralyser. Il se leva de son siège, s'approcha de mon lit et ses doigts vinrent effleurer imperceptiblement la brûlure à mon poignet. Soudain, son visage me revint au même moment qu'un souvenir enfoui de cette chaude nuit de juillet refit surface. Une grande terreur m'envahit lorsqu'il continua de parler : « Allons, ne fais pas la tête. Ce n'est pas une façon de dire merci à celui qui t'as sortie de ce pétrin, n'est-ce pas? » Je compris alors qu je me trouvais en compagnie de mon sauveur et, fort probablement, face au meurtrier de mes parents.

Danyka Lestage

